

Voici quelques lignes extraites de mes carnets. Mon métier de marionnettiste ambulante (est-ce un métier?) m'a envoyé aux quatre coins du monde. Le but de cet étalage n'a jamais été une exposition d'exploits. Il s'agit plutôt de trouver un ordre où puisse apparaître une image du monde, un reflet dans ce lac d'encre, de ses reliefs amoureux, aventureux, poétiques, théâtraux. Puissiez-vous, lecteur, y retrouver l'un des mille visages croisés.

Première partie

Embrasser



Rovaniemi (Laponie), printemps 2010

Dans le dernier Hamburger McDonald's Restaurant posé sur le cercle polaire, on peut voir le Finlandais souriant oublier la neige, oublier les volcans et le goût de la chair. Les familles ici ont le cheveu blanc, la peau tout autant blanche, les chaussures blanches du dimanche et le sourire mayonnais.

On peut voir un feu de bois crépiter électrique et clignoter de rouge froid entre deux tas de bûches et quatre poupées mortes épuisées, laponnes en costume de fête. Je suis venu ici jouer pour des bonshommes de neige. La photo du Père Noël, citoyen d'honneur de la ville, trône au milieu de la salle, parrain d'une limonade qui inonde le monde. Par les vitres immenses et givrées, on peut voir la pluie envahir les paysages et faire briller les autobus qui fument.

Dans le dernier Hamburger McDonald's Restaurant posé sur le cercle polaire, on peut avoir l'illusion d'embrasser quelqu'un en mordant dans un sandwich au poulet. C'est bon. C'est rassurant. C'est chaud, surtout. Puis on se lève pour quitter ce pays.

Saint-Paul (île de la Réunion), octobre 2012

«Salaud! Fumier! Dis-moi que tu m'aimes! Dis-le! Quoi? Tu n'aimes que toi, je le sais! Tu pars? Dis-moi plutôt que tu m'aimes encore! Comment? Qu'est-ce que tu dis? Tu m'aimes? menteur! Opportuniste!! Voilà ce que tu es: un opportuniste!»

Rien ne vaut le métier que je fais. Il a un grand avantage: je suis sans arrêt sur la route. Il a aussi un grand inconvénient: je suis sans arrêt sur la route.

À l'heure où mon premier grand Amour hurle dans la chambre la douleur de la fin de notre histoire longue de trente ans, nous sommes à l'île de la Réunion. Désunion/Réunion, ce paradoxe fait partie de ma vie. Je suis comédien voyageur et je m'ennuie dans les théâtres. Alors je joue dans la rue. Une rue qui va d'un bout à l'autre de la Terre.

Augusta (Australie), après-midi 2008

Voici le bush. Trois ou quatre cent kilomètres de cette Australie pur jus. Le sol rouge et poussiéreux s'envole au passage des Road Trains, ces immenses camions lourds de soixante tonnes et longs de trente-cinq mètres. Leurs conducteurs chauffent aux amphétamines. Des buissons. Du soleil. Des cailloux. Rouge. Rouge. Rouge. Des arbres courts et secs, un palmier ou l'autre posé derrière des épines. L'herbe est rase et grise, quelques flaques asséchées, puis des buissons et des cailloux à nouveau. Rouge. Rouge. Rouge. Ici fut un incendie. Un tronc brûlé, noir comme suie. Une souche. De l'herbe noircie par le feu. Puis des buissons. Puis des cailloux. Rouges. De temps en temps, un tronc pelé aux airs d'érable orange sous le soleil étale son feuillage vert, dru, puissant et fort à hauteur des oiseaux. Quelques corneilles viennent se moquer du monde. Au loin, les émeus courent vers la poussière vide. Un walabi quitte la route. Des buissons, des cailloux et deux ou trois baraques. Rouges. Une éolienne tourne et joue à soleil-de-fer.

J'irai jusqu'à Augusta, où se rencontrent deux océans. En m'avancant devant le phare, le paysage devient rond tant il est plat. À droite, les vagues courent s'écraser sur les rochers de la côte ouest, elles sourdent la fureur de l'Océan Indien. À gauche,

les vagues plus calmes caressent les îles rocheuses que l'on peut presque toucher du doigt. Le courant est quasiment glacé. C'est l'océan Antarctique.

Juste au milieu, l'écume se brise, la colonne vertébrale est d'eau et de force, elle se voit comme une épine dorsale, celle de la tortue sur le dos de laquelle nous respirons. C'est exactement là que les deux océans se rencontrent. Le ciel, enfin, s'est dégagé. Et je ris de bonheur. Les nuages jouent aux dominos sur le dos de la mer. Ils rient aussi. Le monde est beau. La vie n'est pas belle : elle est mirobolante et virevolte autour de moi comme une mouette joyeuse.

Les grenouilles chantent en chœur parmi les roseaux du rivage. Tout est en feu. Le ciel et le soleil, la mer et chaque îlot, chaque buisson, et les visages. Rouges. Rouges. Rouges. La journée est terrible. Je suis venu pour voir la fin du monde, le bout de l'Univers, l'extrême fin du chemin des hommes en cette terre nouvelle. Le phare, homme debout, invincible, calme et fort, attend la prochaine tempête dans un calme de comédien sans voix.

Lyon (France), nuit de 2005

Ce soir, je traverse la ville pour retrouver mon hôtel place Carnot. La nuit d'avril est douce au toucher et le gouffre du ciel, immense et profond n'arrive pas à avaler les lumières de la grande église byzantine des hauteurs de Fourvières, ni celles de sa grande compagne, sœur électrique de la tour Eiffel, ni même les zigzags éclairants des profondeurs du grand fleuve où se reflètent les ponts, modestes et ondulants.

Sur la passerelle, un clochard sans prénom me parle de ma barbe. Il aura une pièce pour le compliment. Mais je sais qu'elle réchauffe moins que les mots que je lui lance comme des miettes à un moineau. Plus loin, trois jeunes garçons jonglent avec le feu. L'un d'eux lance un bâton aux deux bouts enflammés. Puis il s'arrête, va embrasser une jeune fille goulument, avidement, gourmandement. Et reprend ses jongleries. Deux chiens descendent dans l'eau, puis reviennent se secouer sur la berge. Il y a là une odeur de pétrole, de poils brûlés, d'amour fou et de fleuve puant qui ont traversé les années merveilleuses de mes débuts de voyageur.

Je fus pyrophagiste, philatéliste et daltonien, monocycliste, accessoiriste herculéen. Je fus un peu fou culinaire, provisoirement trentenaire, solipsiste mauvais paroissien, pitre moyen tragicomique, zéléateur, nyctalope et noctambule tout à la

fois. Je fus philosophique, hypercritique, allergique à toute paranoïa. Déficitaire et photogénique. Ni milliardaire ni diplomatique. Ni ventriloque, ni hygiénique. Altermondialiste trois fois papa, polyglotte et résolument monogame.

Je n'ai qu'un seul regret : la vie n'est pas simple pour les gens comme moi...

Guaruja (Brésil), deux heures moins le quart

En traversant les bois, en traversant les îles, en passant les tunnels, en suivant les lumières, en passant les trottoirs occupés de tardifs, en traversant les rues, en traversant les fleuves de cristal et de boue, en dépassant les crues, en filant sur la mer, survolant les nuages à bord d'un avion gras éventré de tardifs, en marchant sur la route où s'étale le sel, en espérant le jour, en traversant un champ de fleurs mouillées de pluie, en traversant la place où chantent les tardifs, en passant la frontière, en grim pant la colline, la montagne et le pic, en traversant un lac parmi les voiles blanches, en nageant vers la plage, en courant sur la neige, en avançant encore, en traversant le val épais de ses cailloux, en passant la forêt dressée de toutes ses ombres, j'aperçois ton visage. Au-delà des fruitiers et des automobiles, bien après les tardifs et leurs yeux d'épagneul, en haut d'un lac gelé, sous les ailes des oies, au tronc d'un sapin rouge ou sous un bananier que la pluie rend luisant, il y a ton sourire et ta grande impatience.

Ne m'attends pas. Je reviendrai. Je joue encore un peu, puis je reviendrai. Mes ongles n'accrochent rien que le bois de là-bas et des noyaux de mangues dont j'emporte l'odeur pour te les amener. Je serai un tardif. Mais j'aurai voyagé.



BAESIC